

Pierrin se mit à gambader comme un garçon de quinze ans.

— Comme ça tombe, oncle Thomas ! Justement nous parlions de vous. Quel bonheur ! J'en pleure comme du bois vert. Asseyez-vous, oncle Thomas, là, près du feu. Serre-toi un peu, Zizi. Voilà de la soupe comme les Suissesses n'en font pas. Allons, finissez toutes ces embrassades ! L'oncle a froid et faim."

Pressé, poussé, presque bousculé, l'oncle s'assit sur une escabelle. On lui enleva son manteau, on lui mit une cuiller à la main, une assiette de soupe sous la main, et, bon gré mal gré, au risque de se brûler, il dut s'exécuter et donner le signal de l'attaque générale.

Cette scène eût inspiré les bons vieux peintres hollandais qui représentent avec un réalisme si original et si puissant les intérieurs rustiques. Ce vieillard courbé par l'âge et le travail, cet homme à la face noire et rieuse, cette femme jeune encore, robuste comme les commères flamandes, ces enfants barbouillés et joyeux, la hutte enfumée, le feu clair attachant de lumineuses paillettes sur un dressoir vermoulu, sur des couchettes de sapin ; une table composée de trois planches clouées sur un billot, des sièges qui étaient des bancs ou des troncs d'arbres mal équarris : devant ce tableau, on se reporte à quelques-unes de ces toiles si vivantes et si chaudes où s'est jouée, avec tant de fantaisie et de verve, l'imagination des deux Téniers.

Lorsque la soupe eut disparu, que le jambon eut été réduit à l'état d'une pièce d'anatomie, et que, par conséquent, les premiers cris de la faim furent éteints, Pierrin posa ses deux coudes sur la table et interrogea discrètement l'oncle Thomas.

— Eh bien ! mon bon oncle, il paraît qu'on fait toujours du tapage dans ce diable de pays qui nous envoie sa neige par les yeux ? Un monsieur, qui lit les papiers publics, m'a raconté qu'on s'était battu à Genève ces temps derniers."

Le vieillard poussa un soupir.

— Oui, répondit-il. Mais depuis le mois d'octobre c'est à peu près fini. Les démocrates ont le dessus.

— Démocrates !... C'est comme qui dirait des Cosaques.

— Non pas. Ce sont des gens comme toi et moi. Mais cela demanderait de trop longues explications. Il suffit que tu saches qu'à Genève deux partis étaient en lutte. La France en soutenait un. C'est précisément ce parti qui a été battu.

— Je comprends. Pour les Français, la position n'est plus tenable à Genève.

— C'est cela. J'ai dû quitter cette ville. Bien que je ne me fusse mêlé de rien, on m'y regardait d'un mauvais œil, à cause de ma nationalité. J'ai feint, pendant quelque temps,

de ne pas m'en apercevoir ; mais j'ai été obligé de me rendre à l'évidence. La maison où était mon atelier d'horlogerie a été incendiée le mois dernier.

— Quelle pitié ! Et l'atelier avec ?

— Tout."

Et le vieillard poussa un nouveau soupir.

Nanette présenta une part du gâteau à l'oncle Thomas.

— Ah ! s'écria le petit Fanfan. C'est la part du pauvre. Maman m'a dit de la faire plus grosse que les autres.

— Alors, dit l'oncle, je l'accepte, non pas parce qu'elle est la plus grosse, mais parce qu'elle est la part du pauvre."

Nanette devint toute rouge ; mais Pierrin n'était pas homme à laisser tomber le mot.

— Eh bien ! tant mieux, mon oncle, puisque vous êtes pauvre ! dit-il. Si vous aviez été riche, je me serais gêné avec vous. Rien que de voir votre grande barbe qui ressemble à celle de saint Antoine de l'église du village, j'étais déjà gêné. Voilà plus d'une heure que je n'ai pas ri. Maintenant, je vais rire comme les trois bossus de Besançon. Ah ! ah ! ah ! Et vous resterez avec nous. Dans une de vos lettres, vous m'aviez promis de prendre mes garçons en apprentissage chez vous. Ils ne me quitteront pas. Tout s'arrange donc pour le mieux. Je vous construirai une cabane deux fois plus grande que celle-ci. En allant vendre mon charbon, je vendrai vos coucoucs et vos horloges, et au moins je saurai l'heure qu'il est. Ça ne m'est jamais arrivé de ma vie. A votre santé, mon oncle, et à dix mille diables les imbéciles qui se battent dans les rues au lieu de laisser l'eau courir et les feuilles pousser !"

Un sourire glissa sur les lèvres du vieillard. Il choqua son verre contre celui de Pierrin et de Nanette et s'adressant à celle-ci :

— Ce serait un trop grand embarras pour vous, ma nièce, qu'un vieux bonhomme quinteux et grondeur comme moi. Quand on arrive à l'âge où je suis, on a mille défauts et mille besoins...

— Ta ! ta ! oncle Thomas, dit vivement la charbonnière. Si vous étiez jeune, nous vous garderions tout de même. Vous êtes vieux, nous devons encore plus vous garder. Vous verrez comme je vous soignerai. Pierrin s'en va presque tous les jours. C'est un service que vous me rendrez de rester avec moi. Vous me raconterez vos voyages. Puis, il y a ici del'ouvrage pour tout le monde. Faire des horloges, il faut des avances et beaucoup d'outils. Pierrin croit qu'on forge une montre comme on forge un fer de hache. Point. Vous nous aiderez à recueillir les feuilles sèches, le gazon, à battre la terre pour nos fours. Ça vous amusera. Vous verrez ; et cela vaudra mieux pour vous, qui avez été patron, que d'aller travailler comme ouvrier chez les autres. Voyez. Nous